

TRANCHES DE VIE

Ce mois d'août est un mois de congé pas comme les autres, la période des grandes vacances coïncidant avec celle du mois de Ramadan. Les Marocains de la diaspora, qui reviennent au pays pour les vacances, s'y ressourcent. Heureux? A chacun son histoire et ses références du pays d'accueil. Voici celles d'Ahmed.

Vacances en même temps que Ramadan? Une belle coïncidence pour ceux qui gardent en mémoire les belles soirées ramadanesques de l'été où l'ambiance festive bat son plein toute la nuit. Notamment les Marocains installés dans le monde qui ont tous ce désir, enfoui au plus profond d'eux-mêmes, de retrouver leurs racines, pour conserver un peu de leur identité. Même si ce n'est que pour quelques jours. Ils sont heureux, après la galère de la vie de tous les jours dans le pays d'accueil, de retrouver le pays et de constater que ce pays qui ne quitte jamais leur mémoi-

re se développe et s'ouvre au monde. Ils essaient du mieux qu'ils peuvent d'apporter leur contribution et aimeraient tant que certains fléaux de notre société disparaissent. Ahmed est un MRE (Marocain Résidant à l'étranger), «de l'ancienne génération», dit-il. Il nous raconte avec émotion un petit bout de sa

vie et son attachement au pays. «Je viens juste d'arriver, je suis heureux de me sentir chez moi. En plus, je vais passer un beau mois de Ramadan comme par le passé. Je retrouve tout ce qui me manque le plus et cette sacrosainte «ambiance du pays». J'ai passé toute l'année à rêver de ces moments de bonheur avec



Moi, Marocain Résidant à l'étranger...

la famille, les fêtes et les petits plats typiques. C'est vrai, je trime dur et la vie à l'étranger a toujours été difficile. Mais aujourd'hui, elle l'est encore plus. Beaucoup ici nous voient comme des privilégiés, des rescapés et envient notre statut. Ils continuent de croire que la vie est rose pour nous, alors que nous endurons cette soi-disant «évolution des démocraties européennes» et l'hostilité envers l'arabe, le musulman, l'immigré d'origine maghrébine qui est étiqueté maintenant halal, burqua, terrorisme, assistanat, profiteur du système de protection sociale... Depuis que l'économie va mal, c'est la faute de l'étranger. Nous ne sommes quand même pas la cause de la crise! Ce sont des provocations dures à supporter. Et puis, comment trouver et garder son travail dans des conditions pareilles? Heureusement, les vacances nous permettent d'oublier un moment cette tension et ce climat sinistre. Je retrouve ici, dans mon pays d'adoption. C'est normal, non? Je suis un MRE de l'ancienne génération. Je ne peux pas avoir le même état d'esprit que les jeunes qui veulent vivre à fond. Parce que, moi, j'ai passé ma vie à travailler et à faire des économies pour m'acheter une petite maison ici dans le pays. Je me suis privé et j'ai eu recours à toutes sortes de petites combines pour augmenter mon capital. Je ne loupais aucune vente de lot que j'achetais pour le revendre, parfois même des machines hors usage trouvées dans la rue. Pour tout cela, je trouvais preneur pour quelques euros, tout de même! Cela me permettait de ne pas rogner sur mes économies pour voyager et partir en vacances. Aussi, j'en offrais, parce que toute la famille nous attendait pour ces petits extras. Je rapportais aussi ce que nous-mêmes nous n'avions pas l'habitude de consommer pour le partager. Une habitude que nous conservons toujours. C'est comme ça et grâce à beaucoup d'économies et de travail acharné que nous avons, mon épouse et moi, pu acheter ce petit lopin de terre et pu construire notre maison. Ma femme aussi a toujours travaillé. Elle s'occupait d'une dame âgée. J'ai bâti cette maison pour y venir plus tard passer la fin de mes jours. Mais, aujourd'hui, mon épouse, mes enfants et même mes petits enfants ne l'entendent pas vraiment de cette oreille, même si l'amour du pays est grand. Quand je viens ici, je suis le seul à vouloir rester dans mon bled, dans ma maison pour me retrouver. Mes enfants, eux, me font plaisir deux jours seulement, le temps de se reposer et les voilà partis pour faire du tourisme national. Ils partent avec d'autres couples amis, eux aussi installés à l'étranger. Ils vont dans des clubs ou des stations balnéaires où l'ambiance les

comble. D'ailleurs, depuis ces quelques dernières années, il y a une offre attirante et satisfaisante. Même mes petits enfants sont ravis de passer des vacances dans des conditions plus occidentalisées que celles du bled. Ils sont jeunes et souhaitent s'amuser, c'est normal. Mon épouse et moi-même n'avons plus guère le choix: nous essayons de nous adapter aux nouvelles exigences de notre descendance. Le programme des années passées est loin derrière nous. Nous sommes moins préoccupés quand nous sommes proches de nos enfants. Dès qu'ils partent, nous aussi nous plions bagages presque aussitôt; nous sommes tellement attachés à nos petits-enfants. Nous subissons de grands reproches parce que nous ne nous investissons pas comme par le passé dans des plans famille-famille. Nos enfants, eux, gardent de mauvais souvenirs du bled. Nous nous interdisons d'en parler à la «familia» pour ne pas créer des tensions inutiles. Le choc des mentalités et l'ennui qui continue de subsister encore dans nos patelins est difficile à comprendre et à accepter. Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas obliger nos enfants à s'y conformer. Dans les grandes villes, les choses ont évolué. Mais il reste encore beaucoup à faire. Nous aimerions tant que les choses changent dans le domaine de la pauvreté, de la précarité, de l'injustice et surtout dans celui du civisme. Par exemple, dès que nous sommes ici, c'est quasi naturel, nous aussi nous prenons les habitudes de tout le monde, sinon on serait écrasé et bousculé. Le plus amusant, c'est que certains nous brusquent et nous insultent parce que nous faisons comme eux. Alors fusent des phrases comme «ah, ces zmagrias!». Pourtant, on nous envie quand on nous voit revenir avec une voiture, en plus chargée de paquets. On nous envie quand on apprend qu'on a acheté une maison ou un lopin de terre. On nous envie quand on nous voit au marché dépenser pour toute la famille. On croit que les pays où nous sommes allés sont des eldorados où nous nous la coulons douce et où l'argent est facile à gagner. C'est comme ça que certains sont prêts à tout pour aller là-bas, y compris à s'endetter ou à se ruiner pour partir, même clandestinement, et risquer leur vie dans les pateras... Ah, si notre pays changeait pour plus de justice sociale, s'il pouvait donner du rêve à ses jeunes! Personne ne voudrait aller nulle part! Notre pays est si beau, si riche de ses produits... Nous l'avons quitté à une autre époque. Mais, dans l'ensemble, nous sommes toujours émus d'être là, d'humer l'odeur de notre terre aimée et de chanter notre hymne national «Allah, al Watan, al Malik»■

Merièmè Bennani